

CIRCULAIRE CONTRE HERMANN KRIEGE (1846)

Lors d'une réunion, les communistes dont voici les noms : *Engels, Gigot, Heilberg, Marx, Seiler, Weitling, v. Westphalen et Wolff*, ont adopté les résolutions suivantes concernant le journal allemand de New York, *Der Volks-Tribun* redigiert von Hermann Kriege. Ces résolutions ont été votées à l'unanimité, à la seule exception de Weitling « qui a voté contre ».

Résolutions :

1. La tendance que le rédacteur Hermann Kriege défend dans le *Volks-Tribun* n'est pas communiste.
2. La manière puérile et pompeuse dont Kriege défend cette tendance compromet au plus haut degré le parti communiste en Europe aussi bien qu'en Amérique, dans la mesure où Kriege passe pour le représentant littéraire du communisme allemand à New York.
3. Les rêveries sentimentales prêchées par Kriege à New York sous l'étiquette de « communisme » ne peuvent que démoraliser au dernier point les travailleurs, si d'aventure ils les font leur.
4. Les résolutions présentes et l'exposé de leurs motifs seront portés à la connaissance des communistes d'Allemagne, de France et d'Angleterre.
5. Un exemplaire est adressé à la rédaction du *Volks-Tribun*, qui est sommée de publier ces résolutions et l'exposé de leurs motifs dans les prochains numéros du *Volks-Tribun*.

Bruxelles, le 11 mai 1846.

Engels, Phil. Gigot, Louis Heilberg, K. Marx, Seiler, von Westphalen, Wolff

SECTION PREMIÈRE - LE COMMUNISME TRANSFORMÉ EN RÊVERIE AMOUREUSE

Le n° 13 du *Volks-Tribun* contient un article intitulé : « Aux femmes ».

1. « Les femmes, prêtresses de l'amour. »
2. « C'est l'amour qui nous a envoyées. »
3. « Apôtres de l'amour. »
 - a) Intermezzo lyrique : « Regards flamboyants de l'humanité », « voix de la vérité ».
 - b) Captatio benevolentiae, adulation hypocrite et bornée de la femme : « Même vêtues du manteau royal, vous ne reniez pas la femme... aussi vous n'avez pas appris à spéculer sur les larmes du malheureux ; vous êtes trop sensibles pour laisser mourir, pour votre avantage, le pauvre enfant d'une mère. »
4. « Avenir de l'enfant bien-aimé. »
5. « Sœurs bien-aimées. »
6. « ô vous, écoutez-nous, si vous ne voulez pas trahir l'amour. »
7. « De l'amour. »
8. « À l'amour. »
9. « Au nom de l'amour. »
10. « L'œuvre d'amour la plus sacrée que de vous nous supplions » (piaulons).
- c) Trivialité lyrico-biblique : « La femme est destinée à enfanter le fils de l'homme. » D'où il ressort que le mâle ne met pas d'enfants au monde.
11. « C'est du cœur de l'Amour que doit jaillir l'esprit saint de la communauté. »
 - d) Ave Maria épisodique : « Bénies, trois fois bénies soyez-vous, ô femmes, vous qui avez été choisies pour donner sa première consécration au royaume du bonheur depuis longtemps promis. »

12. « Sœurs bien-aimées. »
13. « Haine au lieu d'amour » (contraste entre la société bourgeoise et la société communiste).
14. « Ô bien-aimées. »
15. « Mettre l'amour sur le trône. »
16. « Des hommes actifs dans une communauté & amour. »
17. « Véritables prêtresses de l'amour. »
- e) Parenthèse esthétique : « Si votre âme frémissante n'a pas encore désappris le bel envol » — (tour de force, dont il faudrait d'abord démontrer la possibilité de réalisation).
18. « Le monde de l'amour. »
19. « Royaume de la haine et royaume de l'amour. » Voici ce qu'on essaie de faire accroire aux femmes :
- « C'est pourquoi votre voix est d'importance aussi en politique. Vous n'avez qu'à vous servir de votre influence pour que tout ce vieux royaume de haine tombe en ruine et qu'il fasse place au nouveau royaume de l'amour. »
- g) Fanfare philosophique pour engourdir la réflexion : « Le but de leurs actions est une éternelle et radieuse jouissance de toute l'humanité. »
20. « Votre amour. » À cette occasion, on exige des femmes que leur amour ne soit pas « trop petit » et qu'il « embrasse tous les hommes avec la même abnégation ». Sollicitation aussi indécente que démesurée.
- h) Fugue : « Car des milliers et des milliers d'orphelins abandonnés sont livrés à l'effroyable massacre des conditions sociales. » Où réside ici l' « effroyable » ? Dans ce que les « orphelins » massacrent « les conditions », ou celles-ci les « orphelins » ?
- i) Révélation de la politique néo-communiste : « Nous n'avons pas l'intention de toucher à la propriété privée de qui que ce soit. Que l'usurier garde ce qu'il possède. Nous voulons seulement empêcher que le pillage des biens du peuple se poursuive et que le capital continue à retenir injustement la propriété légitime du travail. » Ce but sera atteint de la façon suivante : « Tout indigent se transforme sur-le-champ en un membre utile de la société humaine dès qu'on lui donne la possibilité d'avoir une activité productrice. » (D'après cela, personne n'aurait mieux servi la « communauté humaine » que les capitalistes, y compris ceux de New York, contre lesquels Kriege fait si grand tapage.) « Or une telle possibilité lui est assurée pour toujours, si la société lui donne un lopin de terre, grâce auquel il puisse se nourrir avec sa famille... Si cette immense superficie (les 1 400 millions d'acres de terrain appartenant à l'État américain) était soustraite au commerce pour être assignée, en quantités limitées, au travail, d'un seul coup il serait mis un terme à toute indigence en Amérique; car chacun aurait la possibilité de se créer un foyer inviolable grâce au travail de ses mains. » On aurait pu s'attendre à ce que l'auteur comprenne qu'il n'est pas au pouvoir des législateurs d'empêcher par des décrets que les conditions sociales patriarcales dont il rêve se développent pour s'élever au niveau industriel, pas plus qu'il n'est en leur pouvoir de rejeter les États commerciaux et industriels de la côte orientale des États-Unis dans la barbarie patriarcale. En attendant l'avènement de la splendeur future, décrite ci-dessus, Kriege a une formule toute prête, digne d'un curé de campagne : « Et alors nous pourrions apprendre aux hommes à habiter en paix les uns auprès des autres, à s'alléger mutuellement de leur fardeau et des peines de la vie et :
21. à bâtir sur terre les premières demeures du paradis de l'amour » (à 160 acres le lot).
- Kriege termine son appel aux femmes mariées en disant : « Adressez-vous d'abord aux
22. hommes de votre amour, priez-les de tourner le dos à la vieille politique... montrez-leur leurs enfants, conjurez-les au nom de ceux-ci (privés de raison) d'entendre raison. » S'adressant aux « jeunes filles » : « Faites de la libération de la terre la pierre de touche de la valeur humaine de
23. vos amoureux, et n'ayez pas confiance
24. dans leur amour, avant qu'ils ne se soient engagés solennellement vis-à-vis de l'humanité. » (Que peut bien signifier cela ?) Si les jeunes filles se comportent ainsi, il leur garantit que leurs enfants
25. « seront aimants comme eux » (c'est-à-dire comme « les oiseaux du ciel »). Et il termine la chanson en répétant :
26. « Véritables prêtresses de l'amour », « grand royaume de la communauté » et « consécration ».
- Le Volks-Tribun, n° 13 : « Réponse à Sollta. »
27. « Il (c'est-à-dire le grand esprit de la communauté) brûle comme la flamme de l'amour dans le regard du frère. »
28. « Qu'est-ce qu'une femme, sans l'homme qu'elle aime, auquel elle fait l'oblation de son âme frissonnante ? »
29. « Unir tous les hommes dans l'amour. »
30. « L'amour maternel... »
31. « L'amour des hommes... »
32. « Les tout premiers accents de l'amour... »

33. « Les rayons de l'amour. »

k) Le but du communisme est « de soumettre toute la vie de l'humanité aux battements du cœur sensible ».

34. « Le chant de l'amour fuit le tintamarre de l'argent. »

35. « Par l'amour et l'abnégation on peut venir à bout de tout. »

Ainsi, dans ce seul numéro un relevé sommaire nous fait rencontrer l'amour sous quelque trente-cinq travestissements. À ce radotage amoureux correspond la peinture que Kriege fait du communisme dans la « Réponse à Sollta » et ailleurs, quand il le décrit comme l'amour, qui est le contraire de l'égoïsme, réduisant de la sorte un mouvement révolutionnaire de portée mondiale à ces quelques mots : amour — haine — communisme — égoïsme. Dans le même esprit, il en vient à flatter lâchement l'usurier, en lui promettant de le laisser en possession des biens déjà acquis, ou lorsque, plus loin, il jure de ne pas vouloir détruire « les sentiments intimes de la vie familiale, de l'attachement au pays et au peuple », mais seulement les « parachever ». Cette image lâche et hypocrite d'un communisme, qui ne serait pas la « destruction » mais l'« accomplissement » des mauvaises conditions sociales existantes et des illusions que les bourgeois entretiennent à leur égard, se retrouve dans tous les numéros du Volks-Tribun. Son attitude dans les discussions avec des hommes politiques s'accorde bien avec cette hypocrisie et cette lâcheté. Pour lui (cf. n° 10), c'est pêcher contre le communisme que d'écrire contre les visionnaires politiques catholicisants tels que Lamennais et Börne, si bien que des hommes comme Proudhon, Cabet, Dézamy, bref tous les communistes français, ne sont que des gens « qui se nomment communistes ». Kriege aurait pu apprendre déjà en Allemagne, à Bruxelles et à Londres, que les communistes allemands ont dépassé Börne d'aussi loin que les Français ont dépassé Lamennais.

Puisse Kriege réfléchir lui-même sur l'effet débilisant que ces rêvasseries d'amour exercent sur les deux sexes, sur l'hystérie collective et la chlorose qu'elles doivent provoquer chez les « jeunes filles ».

SECTION DEUXIÈME - L'ÉCONOMIE POLITIQUE DU « VOLKS-TRIBUN » ET SA POSITION À L'ÉGARD DE LA JEUNE AMÉRIQUE

Nous reconnaissons parfaitement une justification historique au mouvement des partisans américains de la Réforme nationale. Nous savons que ce mouvement vise un résultat qui, dans l'immédiat, serait certes une promotion de l'industrialisme dans la société bourgeoise moderne, mais qui, comme résultat d'un mouvement prolétarien, comme attaque contre la propriété foncière en général et dans les conditions actuelles en Amérique en particulier doit, en vertu de sa propre logique, se développer jusqu'au communisme. Kriege qui, avec les communistes allemands de New York, s'est affilié au mouvement Anti-Rent, colle sur ce maigre fait sa phraséologie communiste et exaltée qui lui est coutumière, sans jamais se soucier du contenu positif du mouvement, prouvant ainsi qu'il ignore tout des rapports existant entre la Jeune Amérique et les conditions américaines. Outre les quelques passages déjà cités, nous allons donner un nouvel exemple de la manière dont il répand son enthousiasme humanitaire sur un lotissement, arrangé à la sauce agrarienne, de la propriété foncière à l'échelle américaine.

Dans l'article « Ce que nous voulons » (n° 10), il est dit :

« Ils — c'est-à-dire les réformateurs nationaux américains — appellent la terre l'héritage collectif de tous les hommes... et ils veulent que le pouvoir législatif du peuple prenne des mesures pour que les 1 400 millions d'acres de terre qui ne sont pas encore devenus la proie des spéculateurs rapaces soient conservés comme bien commun inaliénable de toute l'humanité. »

Pour « conserver à toute l'humanité » cet « héritage collectif », ce « bien commun inaliénable » dans son caractère commun, Kriege adopte le plan des réformateurs agrariens : « Mettre à la disposition de tout paysan, d'où qu'il vienne, 160 acres de terre américaine dont il disposera en maître » ou encore, selon les termes de la « Réponse à Conze », dans le n° 14 : « Personne ne doit prendre possession de plus de 160 acres de ce bien du peuple encore intact, et cela à la condition stricte qu'il les cultive lui-même. »

En somme, la terre doit si bien rester « bien commun inaliénable », et cela de « toute l'humanité », qu'immédiatement on commence à la diviser; et Kriege s'imagine qu'il peut interdire, par des lois, les conséquences inévitables de ce partage : concentration, progrès industriel, etc. Les 160 acres de terre représentent à ses yeux une mesure invariable, comme si la valeur d'une telle surface ne différerait pas selon sa qualité. Les « paysans » seront obligés d'échanger entre eux et avec d'autres sinon leur sol, du moins les produits de leur sol, et quand ils en seront là, on s'apercevra vite que tel « paysan », même sans capital, est en train de faire de tel autre son valet de ferme, et cela par son seul travail et la plus grande productivité initiale de ses 160 acres. Et enfin, n'est-il pas indifférent que ce soit « la terre » ou les produits de la terre qui « deviennent la proie de spéculateurs rapaces » ?

Mais essayons maintenant de prendre au sérieux le cadeau de Kriege à l'humanité.

1 400 millions d'acres doivent « être conservés comme bien commun inaliénable de toute l'humanité ». Plus précisément, chaque « paysan » doit recevoir 160 acres. D'après ces données, on peut calculer l'importance de « toute l'humanité » selon

Kriege — exactement 8 millions trois quarts de « paysans », soit à raison de 5 têtes par chef de famille, un total de 43 millions trois quarts de personnes. Nous pouvons également calculer la durée de « toute l'éternité » pendant laquelle le « prolétariat » pourra « en sa qualité d'humanité, prétendre à la possession de toute la terre », du moins de celle des États-Unis. Supposons que la population des États-Unis continue de s'accroître au rythme auquel (c'est-à-dire qu'elle double en 25 ans); « toute l'éternité » ne durera pas tout à fait 40 ans. Pendant cette période, les 1 400 millions d'acres seront occupés et ceux qui arriveront par la suite n'auront plus rien à quoi « prétendre ». Or, étant donné que cet affranchissement du sol multiplierait l'immigration, l'« éternité » de Kriege pourrait bien prendre fin encore plus rapidement. Surtout si l'on considère qu'une terre pouvant recevoir 44 millions d'habitants ne constituerait même pas un canal d'écoulement suffisant pour le paupérisme européen d'aujourd'hui, vu qu'en Europe une personne sur dix est indigente et que les îles Britanniques à elles seules en fournissent 7 millions. Non moins naïve du point de vue économique est l'idée exprimée dans l'article « Aux femmes » (n° 13), où Kriege s' imagine qu'il suffirait à la ville de New York de libérer les 52 000 acres de Long Island pour débarrasser « d'un seul coup » et pour toujours New York du paupérisme, de la misère et du crime.

Si Kriege avait conçu le mouvement pour l'affranchissement du sol comme une première forme, imposée par des circonstances déterminées, du mouvement prolétarien qui, par la position sociale de la classe dont il est issu, doit se développer nécessairement pour prendre un caractère communiste; s'il avait montré que les tendances communistes en Amérique durent se présenter, au début, sous cette forme agrarienne apparemment en contradiction avec tout le communisme, il n'y aurait rien eu à en redire. Mais, voilà qu'il proclame cause de l'Humanité un type de mouvement, bien sûr encore rudimentaire, de certains hommes bien réels ; de propos délibéré, il érige cette forme en but ultime et suprême de tout mouvement et en transforme ainsi les buts précis en un pur non-sens, en une chimère.

Pourtant, dans le même article (n° 10), il continue imperturbablement à chanter son hymne triomphal : « Ainsi donc, les vieux rêves des Européens seraient enfin réalisés, une place leur serait réservée de ce côté-ci de l'Océan, qu'il suffirait d'occuper et de rendre fertile grâce au travail de leurs mains. Ils pourront dès lors crier avec fierté à tous les tyrans du monde :

Voici ma cabane

Que vous n'avez pas construite,

Voici mon foyer

Dont vous m'enviez le feu.

Il aurait pu ajouter : Voici mon tas de fumier que nous avons produit, moi, ma femme, mon enfant, mon valet, ma servante et mon bétail. Quels sont donc les Européens dont les « rêves » s'accomplissent ici ? Ce ne sont certes pas les travailleurs communistes, mais les boutiquiers et les artisans en faillite, ou les paysans dépossédés et ruinés qui aspirent au bonheur de redevenir en Amérique des petits-bourgeois et des paysans. Et quel est ce « désir » qui devrait se réaliser grâce aux 1 400 millions d'acres ? Nul autre que celui de transformer tous les hommes en propriétaires privés, ce qui est aussi réalisable et communiste que de transformer tous les hommes en empereurs, en rois et en papes. Comme dernier échantillon des vues de Kriege sur les mouvements communistes révolutionnaires et sur les conditions économiques, citons encore le propos suivant : « Tout homme devrait au moins apprendre assez de chaque métier pour pouvoir, en cas de nécessité, se débrouiller tout seul pendant un certain temps, si un destin contraire venait à l'arracher à la société humaine. » Il est sans doute bien plus facile de « répandre l'amour » et l'« abnégation » que de s'occuper d'analyse de conditions réelles et de questions pratiques.

SECTION TROISIÈME - FANFARONNADES MÉTAPHYSIQUES

Le Volks-Tribun n° 13 : « Réponse à Sollta. »

1. Kriege prétend ici « ne pas avoir l'habitude de faire des exercices d'acrobatie logique dans le désert aride de l'abstraction ». Que ses exercices acrobatiques ne soient pas « logiques », mais simplement montés à l'aide de phrases philosophiques et de trances amoureuses, c'est ce qui ressort de chaque numéro du Volks-Tribun.

2. L'idée que « l'homme singulier vit individuellement » (ce qui est déjà absurde), Kriege l'exprime dans l'illogique « acrobatie » que voici : « aussi longtemps que l'espèce humaine continue de trouver encore son expression dans des individus »,

3. il dépendrait du « bon plaisir » de l'« esprit créateur de l'humanité » (qui n'existe nulle part) « d'en finir avec l'état actuel des choses ».

4. L'idéal de l'homme communiste est le suivant : « Il porte l'empreinte de l'espèce » (qui donc ne la porte pas dès à présent et tout à fait de lui-même ?), « il fixe ses propres fins d'après les fins de l'espèce » (comme si l'espèce était une personne qui puisse avoir des fins) « et ne cherche à se saisir lui-même complètement que pour pouvoir, tel qu'il est déjà et tel qu'il peut devenir, se dévouer entièrement à l'espèce » (immolation et humiliation totale de soi-même devant une fantasmagorie).

5. La position de l'homme singulier par rapport à l'espèce est également caractérisée dans ce non-sens délirant : « Nous tous et notre activité particulière ne sommes que des symptômes du grand mouvement qui se produit au tréfonds de l'humanité. » « Au tréfonds de l'humanité » — où est-ce donc ? D'après cette phrase, les hommes réels ne sont donc que des « symptômes », des signes d'un « mouvement » qui se déroule « au fond » d'une idée fantomatique.

6. La lutte pour la société communiste, ce curé de campagne la transforme en « la quête du grand esprit de la communauté ». Ce « grand esprit », il le fait « déborder de la coupe de la communion » et « jaillir, tel l'Esprit-Saint de l'œil du frère ».

Après avoir transformé ainsi le mouvement communiste révolutionnaire en la « quête » du Saint-Esprit et de la sainte Cène, Kriege peut aussi, évidemment, prétendre que cet esprit, « il suffit de le reconnaître pour unir tous les hommes dans l'amour ».

7. Ce résultat métaphysique découle de la confusion suivante entre communisme et communion : « L'esprit qui domine le monde, l'esprit qui commande à la tempête et à l'orage (!!!), l'esprit qui guérit les aveugles et les lépreux, l'esprit qui offre à tous les hommes un seul et même vin » (nous préférons la variété) « et à manger d'un seul pain » (les communistes français et anglais sont plus exigeants), « l'esprit qui est éternel et omniprésent, voilà l'esprit de la communauté. » Si cet « esprit » est « éternel et omniprésent », on ne comprend vraiment pas comment, pour Kriege, la propriété privée a pu exister si longtemps. Mais il est vrai qu'il n'était pas « reconnu » et, par conséquent, il n'était « éternel et omniprésent » que dans sa propre imagination.

Kriege prêche ainsi, au nom du communisme, la vieille chimère religieuse élucubrée par la philosophie allemande, qui est en contradiction directe avec le communisme. La foi, et plus précisément la foi dans « l'esprit-saint de la communauté » est bien la dernière chose qui soit exigée pour la réalisation du communisme.

SECTION QUATRIÈME - FOLÂTRERIES RELIGIEUSES

Il est bien évident que les radotages d'amour de Kriege et ses attaques contre l'égoïsme ne sont rien que les manifestations ampoulées d'une sensibilité confite en religion. Nous allons voir comment Kriege qui, en Europe, se fit toujours passer pour athée, cherche ici à faire accepter toutes les infamies du christianisme sous l'enseigne du communisme pour en arriver, tout naturellement, à la flétrissure volontaire de l'homme.

Les articles « Ce que nous voulons » et « H. Kriege à Harro Harring », dans le numéro 10, fixent comme suit le but de la lutte communiste :

1. « Faire de la religion d'amour une vérité, et de la communauté des bienheureux habitants du paradis, si longtemps désirée, une réalité. » Seulement, Kriege oublie que ces rêveries chrétiennes ne sont que l'expression imaginaire du monde actuel et que, par conséquent, leur « réalité » existe déjà dans les mauvaises conditions du monde tel qu'il est.

2. « Au nom de cette religion de l'amour nous exigeons que l'on rassasie ceux qui ont faim, abreuve ceux qui ont soif et habille ceux qui sont nus » — revendication qui a été rabâchée, depuis 1 800 années, jusqu'à l'écoeurement et sans le moindre succès.

3. « Nous enseignons à pratiquer l'amour » afin de

4. « recevoir l'amour ».

5. « Dans leur royaume de l'amour, nul démon ne peut mener son train. »

6. « C'est le besoin le plus sacré de l'homme de se fondre avec toute son individualité dans la société d'êtres aimants, envers lesquels il ne garderait plus rien sinon

7. son « amour infini ». On pourrait penser que la théorie de l'amour ait atteint avec cette infinité son point le plus haut, si haut en vérité qu'on ne peut plus rien y ajouter. Mais non, on s'élève encore plus haut.

8. « Cet ardent épanchement d'amour, ce don de soi à tous, ce divin désir de la communauté, qu'est-ce tout cela sinon la plus intime religion du communiste, à laquelle ne manque qu'un monde extérieur adéquat pour s'exprimer dans la plénitude de la vie humaine. » En attendant, tel qu'il est, ce « monde extérieur » semble pleinement suffire pour que Kriege puisse « exprimer » en long et en large sa « religion la plus intime », et son « divin désir », son « don de soi à tous » et son « ardent épanchement » dans la « plénitude » de la propre vie humaine.

9. « N'avons-nous pas le droit de prendre au sérieux les désirs longtemps comprimés du cœur religieux et d'entrer dans la lutte au nom des pauvres, des malheureux, des réprouvés, pour réaliser enfin le beau royaume de l'amour fraternel ? » Kriege

part donc en guerre afin d'assouvir les souhaits du cœur, non pas du cœur réel, profane, rempli d'amertume pour la réalité de la misère, mais ceux du cœur gonflé par une douce et béate rêverie. Il témoigne de son « cœur religieux » en entrant aussitôt dans la lutte comme prêtre, sous un autre nom, celui de représentant des « pauvres », en donnant à entendre clairement qu'il n'a pas besoin personnellement du communisme et qu'il n'entre en lutte que par esprit de sacrifice, poussé par une généreuse, compatissante et débordante abnégation envers les « pauvres, les malheureux et les réprouvés » qui ont besoin de lui. C'est là un sentiment sublime qui, aux heures de solitude et de découragement, gonfle le cœur d'un brave homme et le console de tout le chagrin de ce monde corrompu.

10. Kriege conclut ainsi son discours boursoufflé : « Celui qui ne donne pas son appui à un tel parti peut être considéré, à juste titre, comme un ennemi de l'humanité. » L'intolérance de cette phrase semble contredire le « don de soi à tous », « la religion de l'amour » pour tous. Mais elle est, au contraire, une conséquence toute logique de cette nouvelle religion qui, comme toutes les autres, hait et persécute à mort tous ses ennemis. L'ennemi du parti est transformé tout logiquement en un hérétique : d'ennemi du parti réellement existant, que l'on combat, on fait un pécheur contre l'humanité qui, elle, n'existe que dans la seule imagination, et ce pécheur doit être puni.

11. Dans la « Lettre à Harro Harring », on lit : « Nous voulons dresser tous les pauvres du monde contre Mammon, sous le fouet duquel ils sont condamnés à crever au travail. Le terrible tyran une fois renversé de son trône antique, nous voulons unir l'humanité dans l'amour et lui apprendre à travailler et à jouir en commun, afin que le royaume longtemps privé de la joie soit enfin réalisé. » Pour se mettre en colère contre la ploutocratie moderne, il lui faut d'abord la transformer en l'idole Mammon. On renverse donc cette idole — nous n'apprenons pas comment; le mouvement révolutionnaire du prolétariat de tous les pays est réduit aux dimensions d'un soulèvement — et une fois ce renversement accompli, arrivent alors les prophètes, les « Nous » qui « enseignent » aux prolétaires ce qui leur reste à faire. Ces prophètes « enseignent » à leurs disciples, lesquels apparaissent ici singulièrement ignorants de leurs propres intérêts, comment ils doivent « travailler et jouir en commun », et cela non pas dans le but en soi de « travailler et de jouir en commun », mais uniquement pour que l'Écriture s'accomplisse et que quelques visionnaires n'aient pas prophétisé en vain il y a mille huit cents ans. Ce genre de prophéties se retrouve ailleurs, par exemple dans :

n° 8. « Qu'est-ce que le prolétariat ? » et « Andréas Dietsch » :

a) « Prolétaires, l'heure de votre délivrance est arrivée »;

b) « Mille cœurs battaient de joie dans l'attente du temps de la promesse » — c'est-à-dire « de ce grand royaume de l'amour... du royaume de l'amour si longtemps désiré ».

c) n° 12. « Réponse à Koch, l'anticlérical » : « Déjà l'évangile de l'infinie rédemption universelle sillonne de regard en regard », voire... « de main en main ». Ce miracle de l'« évangile sillonnant », ce non-sens de l'« infinie rédemption universelle » correspondent tout à fait à l'autre miracle : les prophéties des anciens évangélistes, depuis longtemps abandonnées s'accomplissent inopinément grâce à Kriege.

12. De ce point de vue religieux, la réponse à toutes les questions positives ne peut consister qu'en quelques images religieuses et exaltées, où tout contenu significatif est noyé dans les brumes ; en quelques étiquettes prétentieuses, telles que « humanité », « humanitarisme », « espèce », etc.; et en la transformation de toute action réelle en une phraséologie de pure imagination. Cela apparaît surtout dans l'article « Qu'est-ce que le prolétariat ? » (n° 8). À la question posée dans le titre, on répond : « Le prolétariat, c'est l'humanité » — mensonge conscient d'après lequel les communistes tendraient à l'abolition de l'humanité. Cette réponse : « L'humanité » serait celle-là même de Sieyès à la question : « Qu'est-ce que le tiers état ? » Preuve de la manière dont Kriege embrouille les faits historiques. Et il en donne aussitôt une nouvelle preuve en s'épanchant en bigoteries à propos du mouvement américain Anti-Rent : « Et si enfin ce prolétariat en sa qualité d'humanité » (masque nécessaire pour son entrée en scène — auparavant, ce prolétariat était l'humanité, maintenant l'humanité n'est plus qu'une qualité du prolétariat) « revendiquait comme sa propriété incontestable toute la terre et pour toute l'éternité ? » On voit comment un mouvement extrêmement simple et pratique se transforme, lui aussi, en phrases vides telles que « humanité », « propriété incontestable », « toute éternité », etc., si bien que là encore on en reste à une simple « revendication ». — En dehors des expressions habituelles telles que le « proscrit », etc., auxquelles s'ajoute le « maudit » du vocabulaire religieux, tous les renseignements de Kriege au sujet du prolétariat se réduisent aux images biblico-mythologiques suivantes : « le Prométhée enchaîné », « l'agneau de Dieu, qui porte les péchés du monde », « le Juif errant », et, pour finir, cette question bizarre : « L'humanité doit-elle donc toujours errer sur la terre, tel un vagabond sans patrie ? » alors que c'est justement la fixation exclusive d'une partie de l'« humanité » sur le sol qui est sa bête noire !

13. Ici la religion kriegéenne montre le fer de sa lance : « Nous avons mieux à faire que de nous occuper de notre pauvre moi; nous appartenons à l'humanité. » C'est à cette infâme et écœurante servilité à l'égard d'une « humanité » séparée et distincte du « moi », qui est évidemment une fiction métaphysique et même, chez lui, religieuse, c'est à cette humilité d'esclave, effectivement bien « pauvre », que sa religion aboutit, comme toutes les autres. Une telle doctrine, qui prêche la volupté de l'abaissement et le mépris de soi-même, convient parfaitement à des... moins courageux, mais nullement à des hommes énergiques, et surtout dans un moment de lutte. Il ne manque plus à ces valeureux moines que de castrer leur « misérable moi » pour démontrer ainsi leur confiance en la capacité de l'« humanité » à se procréer elle-même ! Si Kriege n'a rien de mieux à

proposer que de telles sentimentalités exprimées en un style déplorable, il ferait sans doute mieux de traduire et de retraduire son « Père Lamennais » dans chaque numéro du Volks-Tribun.

Les conséquences pratiques de cette religion kriegéenne de la miséricorde infinie et de l'abnégation sans limites s'étalent dans presque chaque numéro du Volks-Tribun : on y mendie du travail. Ainsi, dans le numéro 8 nous lisons :

Travail ! Travail ! Travail !

« N'y a-t-il personne, parmi tous ces avisés Messieurs, qui ne tienne pas pour peine perdue de procurer de la nourriture à de braves familles et de sauver de la misère et du désespoir des jeunes gens en détresse ? Voici pour commencer Johann Stern, de Mecklembourg. Il est toujours sans travail, et pourtant il ne demande qu'à s'éreinter au profit d'un capitaliste et à se procurer ainsi autant de pain qu'il lui en faut pour se maintenir et assurer son travail. Est-ce là trop demander dans une société civilisée ? Voici ensuite Karl Gescheidt, de Bade, jeune homme d'excellentes dispositions, qui ne manque pas d'une bonne formation scolaire. Il a l'allure si loyale, si brave, je m'en porte garant, il est l'honnêteté même... Il y a aussi un vieillard et d'autres jeunes gens qui supplient qu'on leur donne du travail pour gagner leur pain quotidien. »

« Que celui qui peut venir en aide n'hésite plus, ou bien sa conscience lui ôtera le sommeil quand il en aura le plus besoin. Sans doute pourriez-vous dire : il y en a des milliers qui demandent en vain du travail, et nous ne pouvons pas les aider tous. Mais si, vous le pourriez, mais vous êtes les esclaves de l'égoïsme et vous n'avez pas le cœur de faire quelque chose. Si vous ne voulez pas les aider tous, montrez au moins que vous avez conservé un petit reste de sentiment humain, et secourez autant d'individus qu'il vous est possible. »

Évidemment, s'ils le voulaient, ils pourraient en secourir plus qu'il ne leur est possible. Voilà la pratique, le véritable exercice de l'humiliation volontaire et de l'avilissement que prêche cette nouvelle religion.

SECTION CINQUIÈME - MANIFESTATIONS PERSONNELLES DE KRIEGE

Les passages cités ci-dessus font ressortir suffisamment les manifestations personnelles de Kriege dans son journal. Il nous suffira donc de relever quelques points.

Kriege se présente comme prophète, donc nécessairement comme messenger d'une Ligue secrète, de type essénien, la « Ligue de la Justice ». Ainsi, quand il ne parle pas au nom des « opprimés », il le fait au nom de la « justice », laquelle n'est cependant pas la justice ordinaire, mais celle de la « Ligue de la Justice ». Non seulement il se mystifie lui-même, mais il fait de l'histoire une mystification. Le véritable développement historique du communisme dans les divers pays d'Europe, il ne le connaît pas et il le travestit en cherchant l'origine et les progrès du communisme dans des intrigues fabuleuses, romanesques et controuvées de cette Ligue des esséniens. Voir à ce sujet tous les numéros, en particulier la réponse à Harro Harring, où les excentricités les plus folles sont formulées sur la puissance de cette Ligue.

En véritable apôtre de l'amour, Kriege s'adresse tout d'abord aux femmes qu'il ne croit pas dépravées au point de résister à un cœur battant pour l'amour. Ensuite, il s'adresse, comme « fils », « frère » et « frère de cœur », aux agitateurs qu'il trouve sous la main, faisant appel à leur « esprit filial et conciliant » ; enfin, en tant qu'« homme », il se tourne vers les riches. À peine débarqué à New York, il envoie un message à tous les riches commerçants allemands; il leur braque le pistolet de l'amour sur la poitrine, tout en se gardant bien de dire ce qu'il exige d'eux; il signe tantôt « un homme », tantôt « un ami des hommes », tantôt « un fou ». Et, « le croiriez-vous, mes amis ? », il ne se trouve personne pour se laisser prendre à ses grandiloquentes bouffonneries. Il est, disons-le, le seul à s'en étonner. Les propos d'amour bien connus et déjà cités sont parfois pimentés par des exclamations telles que (cf. n° 12, « Réponse à Koch ») : « Hourra ! Vive la Communauté ! Vive l'Égalité ! Vive l'Amour ! » Quant aux questions pratiques et aux doutes (cf. n° 14, « Réponse à Conze »), il ne sait les éclaircir qu'en les mettant au compte de la méchanceté préméditée et de l'entêtement. En authentique prophète et révélateur de l'Amour, il s'exprime avec toute l'exaltation d'une belle âme bafouée, contre les railleurs, les sceptiques et les hommes du vieux monde qui ne se laissent pas métamorphoser en « bienheureux habitants du paradis » par sa douce ardeur amoureuse. Dans le numéro 11, sous le titre « Printemps », il les invective avec autant d'amertume que de sentimentalité : « Vous qui nous raillez aujourd'hui, vous deviendrez bientôt pieux, car, sachez-le, le printemps approche. »